Document generated on 07/03/2025 8:06 p.m.

Anthropologie et Sociétés

Regards anthropologiques sur la vieillesse

Ellen Corin

Volume 6, Number 3, 1982

Vieillir et mourir : repères et repaires

URI: https://id.erudit.org/iderudit/006099ar
DOI: https://doi.org/10.7202/006099ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Corin, E. (1982). Regards anthropologiques sur la vieillesse. *Anthropologie et Sociétés*, *6*(3), 63–89. https://doi.org/10.7202/006099ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

REGARDS ANTHROPOLOGIQUES SUR LA VIEILLESSE

Ellen Corin
Directrice de l'Unité de Recherche Psychosociale
Hôpital Douglas — Montréal

La position que la vieillesse et les personnes âgées occupent dans la science anthropologique est étrangement similaire à celle que leur assignent nos sociétés post-industrielles : une position marginale par le peu d'intérêt que suscitent les études effectuées dans ce champ, marginale aussi, et de manière plus essentielle, par le manque d'articulation de ces études sur le mouvement d'une pensée anthropologique plus large; une visibilité croissante, mais qui pose problème ou malaise à des chercheurs qui demeurent souvent coincés par la vision culturelle problématisante que notre société a développée à propos des personnes âgées et qui sont réticents à s'interroger sur les enjeux culturels de cette visibilité elle-même.

Des revues récentes de littérature (Keith 1980; Fry 1980) donnent un bon aperçu des recherches concrètes développées dans le cadre de l'anthropologie de la vieillesse; mon intention ici n'est pas de les reprendre, mais plutôt de m'interroger sur le statut d'une anthropologie de la vieillesse ou d'une ethnogérontologie, par rapport au développement de la pensée anthropologique. Une des clés qui permettent d'éclairer ce statut me paraît résider dans le cadre de référence qui a orienté les questions à la base des premières recherches dans ce domaine; nous verrons que les conséquences en sont particulièrement manifestes dans les études menées dans une perspective interculturelle.

Par ailleurs, il est intéressant de voir de quelle manière les recherches sur le vieillissement dans notre propre société ont été amenées à définir progressivement leur spécificité par rapport à la multiplicité des études de tout genre portant sur la même population; nous verrons comment cette définition a conduit les anthropologues à surinvestir certains champs alors que d'autres, plus complexes à articuler méthodologiquement, demeurent largement inexplorés.

Enfin, nous nous interrogerons sur la possibilité d'une contribution des études portant sur des personnes âgées, au développement de théories anthropologiques plus générales. Dans ce dernier contexte, le vieillissement

est saisi dans sa valeur de révélateur de processus plus larges qu'il contribue à éclairer. Nous passerons brièvement en revue trois domaines où cet apport théorique pourrait être particulièrement fécond : la formulation d'une anthropologie générale de l'âge, où l'on s'interrogerait sur la valeur de l'âge comme principe d'organisation sociale; le développement d'une anthropologie du corps et de la santé, où le rapport à soi dans le vieillissement devient un révélateur particulièrement sensible de la dimension symbolique du corps, pris dans les rets des facteurs biologiques, psychologiques, sociaux et culturels; l'énoncé d'un discours portant sur un trait culturel qui apparaît de plus en plus comme caractéristique de nos sociétés post-industrielles et qui réside dans la prise en charge de secteurs entiers de la population, définis comme populations-cible, par d'autres segments de cette population, définis comme professionnels.

II La structuration d'un champ de connaissance

On peut dire que, sous un certain angle, l'anthropologie est née d'une rencontre avec la diversité des cultures et du désir d'en rendre compte. En même temps cependant, on note l'existence d'un mouvement différent, qui utilise les matériaux rapportés par les voyageurs pour énoncer un discours sur sa propre société. Rousseau en est un exemple classique; c'est l'évolution de sa propre pensée qui dans son cas le conduit à puiser ailleurs les éléments nécessaires à la construction de son mythe du bon sauvage; on peut dire que les principes organisateurs de ce mythe sont situés dans une théorie qui s'est développée indépendamment de l'étude des sociétés non-occidentales et qui concerne la nature humaine et l'effet négatif de la civilisation sur l'homme. Le développement des connaissances anthropologiques s'est donc fait suivant un double mouvement : un mouvement d'exposition, où il s'agit de montrer la diversité et de regarder l'autre dans ce qu'il a de différent; un mouvement de démonstration, où l'autre sert d'écho et de point d'appui à un regard que l'on porte sur soi-même. À la limite, dans ce dernier cas, l'altérité n'est qu'un prétexte, et le chercheur opère un tri, parfois inconscient mais jamais neutre, dans les données qui lui sont accessibles.

Ce double mouvement correspond à deux aspects complémentaires du projet anthropologique : la connaissance de l'autre et la connaissance de soi à travers l'autre. On peut cependant considérer que l'accentuation de l'un ou de l'autre de ces rôles se manifeste différemment dans la constitution des différentes disciplines anthropologiques.

Si l'on examine dans ce contexte le développement des premières recherches dans le champ de l'anthropologie de la vieillesse, il apparaît clairement que leur point d'ancrage est directement lié au développement de notre propre société. Hendricks et Hendricks (1977) voient dans la dépression des années trente l'origine du développement des recherches générales en

gérontologie; à cette époque en effet, l'ampleur de la crise amène à contextualiser différemment des problèmes que l'on tendait à considérer en termes individuels et à y voir désormais la marque d'événements situés en dehors du contrôle des personnes. Dans ce contexte, l'attention se centre sur les aspects problématiques du vieillissement et de la position des personnes âgées dans la société. Fry (1980) note que c'est vers la même période que se sont développés les travaux situés dans une perspective anthropologique, faisant écho à la préoccupation nationale de l'époque. La question posée dès le départ par notre propre développement social concerne la position que les personnes âgées occupent dans la société. On demande alors à l'anthropologie d'examiner dans quelle mesure cette position diffère d'une société à l'autre et quels sont les facteurs associés à un statut social valorisé des personnes âgées ou, encore, ceux qui contribuent à leur marginalisation. La portée de la question ainsi posée est dès lors moins théorique que pragmatique et les premiers travaux s'attachent essentiellement à rassembler des éléments permettant de tester l'impact du développement social sur le statut des personnes âgées.

On peut donc dire que la démarche d'analyse est davantage orientée par la culture du chercheur qu'elle n'est suggérée par les données recueillies sur le terrain. Il faut attendre encore plusieurs années avant que des monographies sérieuses permettent de renouveler les termes de la question posée.

L'étude classique de Simmons (1945) a valeur de paradigme à cet égard. Travaillant avec les données des *Human Relations Area Files*, Simmons identifie et codifie 109 traits pour décrire les particularités du contexte culturel de 71 sociétés, et 112 autres traits qui servent d'indicateurs du statut que les personnes âgées possèdent dans ces mêmes sociétés; les premières jouent le rôle de variables indépendantes, les secondes, de variables dépendantes. Le jeu des relations entre ces deux ordres de facteurs permet à l'auteur d'identifier les variables particulières associées au statut des personnes âgées dans leur société. Dans cette étude, la perspective holistique qui caractérise l'anthropologie n'intervient que de manière figurée, au niveau du nombre des variables retenues pour l'analyse.

Cowgill et Holmes (1972) reprennent une problématique similaire, près de trente ans après l'étude de Simmons, mais leur méthode manifeste un double progrès par rapport à la précédente : d'une part, ils développent une approche plus intégrée de la réalité sociale, puisque les variables retenues sont saisies comme formant pattern et permettent de situer chaque société par rapport à un axe de modernisation; d'autre part, les données utilisées ont été fournies par des chercheurs qui retravaillent leurs propres notes de terrain, dans l'optique de la problématique posée par Cowgill et Holmes.

Les auteurs concluent à un impact négatif de la modernisation des sociétés sur le statut et le prestige dont jouissent les personnes âgées. D'autres études ont cherché à dépasser ce constat de base en précisant les éléments qui permettent d'expliquer l'impact de la transformation sociale sur la position des personnes âgées.

Ainsi, Maxwell et Silverman (1970) et Watson et Maxwell (1977) réanalysent certaines des données contenues dans les *Human Relations Area Files*, et montrent que la quantité d'informations utiles que contrôlent les personnes âgées est directement liée à l'étendue de leur participation sociale. Dans ce contexte, les changements rapides que connaissent nos sociétés modernes rendent rapidement désuète toute information, ce qui serait associé à la détérioration du statut des personnes âgées. Press et McKool (1972) isolent de leur côté quatre composantes majeures des rôles sociaux qui contribuent à générer du prestige pour les personnes âgées : le conseil, la contribution aux activités sociales, le contrôle sur les ressources ou sur certaines sanctions surnaturelles, et le prolongement du prestige associé à une position antérieure dans la société. Sur un autre plan, Smith, Holmberg et Hugues (1961) impliquent la conception du temps propre à différentes sociétés : celles qui possèdent la conception d'un temps quantifiable insistent sur l'écoulement de la durée et seraient davantage enclines à dévaloriser le statut des personnes âgées; dans les autres sociétés, la mesure du vieillissement se fait davantage à partir de critères fonctionnels et a plus de chances de s'accorder au rythme vécu par les individus eux-mêmes.

Ces études permettent de raffiner la compréhension des facteurs en jeu dans la modification de la position que les personnes âgées occupent dans la société. Elles demeurent cependant toujours tributaires de la même logique, qui postule une transformation relativement linéaire des sociétés et de leur rapport aux personnes âgées. C'est ce paradigme qui inspire à la fois le choix des concepts de base (prestige, statut), la sélection des données et leur organisation en ensembles significatifs.

Avant de voir comment des études plus récentes ont réussi à renouveler les termes de la problématique, on s'arrêtera un instant aux critiques qu'a soulevées le classement des sociétés suivant l'axe de la modernisation; ces critiques illustrent les difficultés d'une démarche qui se situe ainsi « à l'extérieur » des sociétés étudiées. On peut les regrouper sous trois rubriques : les critiques de la théorie de la modernisation elle-même, celles qui portent sur le risque de normativité que renferment ces études et, enfin, celles qui concernent l'orientation de la démarche de base.

La théorie de la modernisation s'est heurtée à plusieurs critiques : le portrait rousseauïste et idéalisé qu'elle trace des sociétés traditionnelles (Simic 1978), ainsi que l'homogénéisation qu'elle a introduite dans chacun des deux blocs de sociétés et le caractère artificiel de la dichotomie elle-même. Cowgill et Holmes (1972) ont montré que certaines orientations de

base propres aux sociétés industrialisées, en fonction de leur histoire et de leur culture spécifiques, influencent fortement le statut que ces sociétés accordent aux personnes âgées.

D'autre part, on a senti de plus en plus le besoin de raffiner la définition des variables elles-mêmes et d'exercer une certaine critique par rapport à leur niveau de signification. Sur le plan de la variable dépendante, Bengston et al. (1975) ont invité à établir une distinction entre le statut officiel des personnes âgées et leur expérience individuelle ou les attitudes concrètement développées à leur égard. L'exemple de la société Inuit décrite par Guemple (1980) vient renforcer la nécessité de telles distinctions. Simic a repris cet argument en parlant du caractère souvent normatif du jugement des anthropologues sur le caractère souhaitable des traits observés dans le contexte d'une société particulière. Ainsi, dans le cas des sociétés dominées par la linéarité et la séniorité, la position des vieillards est présentée comme le point culminant d'une trajectoire de vie marquée par l'accumulation progressive du pouvoir. Il remarque que l'on pourrait faire une lecture différente de ces mêmes traits, en y voyant la trace de rituels virtuellement vides et d'honneurs symboliques que ne traversent aucun respect véritable ou aucune réelle affection.

Sur le plan de la variable antécédente, qui est celle de la modernisation, Bengston et ses collaborateurs (1975) ont montré la nécessité de préciser les concepts utilisés. Il est par exemple important de distinguer la modernisation comme phénomène de société et le rapport des individus à la modernité, quel que soit par ailleurs le niveau de développement de leur société. Alors que la modernisation appartient à l'ordre des phénomènes macro-sociaux, la modernité, définie dans le sens que lui donnent les auteurs, est de l'ordre des processus micro-sociaux. Chacun de ces niveaux de transformation a des implications spécifiques, et opposées, par rapport au statut des personnes âgées.

D'une manière analogue, en s'interrogeant sur le développement de nos propres sociétés, Achenbaum et Stearns (1978) ont montré qu'il fallait opérer une distinction entre une modernisation externe, qui ne modifie pas encore fondamentalement le statut des personnes âgées, et une modernisation interne, survenue au cours des cinq dernières décennies et qui a affecté de manière beaucoup plus radicale la position de ces dernières.

Il est encore un autre point auquel il faut prendre garde quand on veut parler des effets de la modernisation : c'est une confusion trop facilement faite entre modernisation et occidentalité. Bengston et ses collaborateurs (1975) remarquent que les trois sociétés les plus modernes de l'échantillon de Cowgill et Holmes sont aussi les trois sociétés les plus occidentales; il est dès lors possible que les différences observées soient attribuables à l'orientation de base de ces sociétés sur le plan des systèmes de valeur (l'individualisme par exemple), plus qu'à la modernisation comme telle. Une

des manières d'éviter cet écueil consiste à comparer une même société à deux moments différents de son développement. Hareven (1977), parmi d'autres, relève la possibilité que l'histoire assume une fonction comparative permettant de mettre en perspective nos sociétés actuelles, fonction traditionnellement réservée aux études inter-culturelles.

Ces différentes critiques portent sur les méthodes utilisées et le calcul des paramètres pertinents, sans remettre en cause la logique même de la démarche poursuivie. Or, mon impression est que les travaux produits dans ce contexte sont restés trop étroitement dépendants d'une question posée au départ, à partir de nos propres problématiques, sans se donner les moyens de reformuler cette question elle-même à partir de l'expérience d'une autre organisation du rapport entre les âges, telle qu'on pourrait la trouver dans une autre société. De manière parallèle, les études comprennent peu de prolongements théoriques qui faciliteraient l'articulation des questions posées sur des débats importants en anthropologie. Il aurait été certainement pensable par exemple que, sur la base des études préoccupées par les questions de position sociale et de statut, se développe toute une réflexion sur le pouvoir et ses dimensions dans les sociétés traditionnelles. Cela fut en fait rarement le cas, bien que des éléments pour étoffer une telle discussion se trouvent dans différentes études. On peut peut-être faire une exception pour les travaux de Goody (1976), qui analyse la manière dont le processus de la différenciation sociale est influencé par l'importance relative des systèmes de parenté dans l'organisation de la société; il s'agit cependant davantage de l'application d'une théorie générale au vieillissement que de l'enrichissement d'une telle théorie à partir d'une étude portant sur les personnes âgées dans diverses sociétés; l'intérêt de la démarche de Goody est néanmoins de réarticuler les analyses sur des débats anthropologiques plus généraux.

D'un autre côté, les indices recueillis dans le cadre de la théorie de la modernisation ne me semblent pas avoir permis de dépasser les termes dans lesquels le problème était posé au départ, ni de formuler une critique sociale significative de nos sociétés.

Ce n'est que plus récemment que l'on a réalisé de véritables monographies. Elles réassument la perspective holistique de l'anthropologie en décrivant la vieillesse dans des sociétés particulières. La publication de cinq monographies sous la direction de Myerhoff et Simic (1978) me paraît constituer un point charnière à cet égard. Dans son introduction, Simic situe ces études dans le prolongement de l'intérêt de Simmons pour la découverte de facteurs qui seraient associés de manière générale à un vieillissement « réussi » dans toutes les sociétés.

L'objectif des auteurs est de définir des universaux « qui transcendent les différences culturelles et situationnelles plus superficielles » (p. 9). Ils rejoignent ainsi partiellement les préoccupations de Cowgill et Holmes;

cependant, le point de référence commun aux auteurs de l'ouvrage n'est plus une théorie qu'il s'agit de tester par la réorganisation d'un matériel disponible mais bien un accord de base sur une conception de la démarche anthropologique. Cette dernière oriente directement la collecte d'un matériel ethnographique original, qui fait une large place aux histoires de vie.

Les auteurs édités par Myerhoff et Simic s'intéressent particulièrement à la rencontre entre la culture et le comportement, ou à l'étude des processus à travers lesquels sont engendrées de nouvelles formes sociales. Il s'agit de pénétrer à l'intérieur de chacune des sociétés, et de saisir « du dedans » la manière dont les données s'organisent et prennent sens. Cet a priori d'intériorité par rapport à la culture est symbolisé par le fait que quatre des cinq anthropologues ont rédigé dans cet ouvrage des monographies sur leur propre société.

Trois thèmes majeurs sont récurrents dans les monographies de l'ouvrage édité par Myerhoff et Simic. Les deux auteurs principaux les mettent en relief dans leurs conclusions, en en faisant des universaux possibles de l'expérience du vieillissement à travers les sociétés : 1) l'importance primordiale de l'expérience d'une continuité, maintenue ou rétablie par divers moyens lorsqu'elle fait défaut; 2) la dichotomisation des façons de vieillir en fonction des sexes, qui prolonge celle qui a marqué le reste de la vie (chacun des sexes y connaît alternativement des sommets et des déclins dans le pouvoir dont il jouit); 3) le fait, enfin, que le vieillissement n'est pas subi passivement par des personnes sur lesquelles pèserait doublement le poids des ans et des stéréotypes culturels; le vieillissement peut être perçu comme une carrière, c'est-à-dire comme le produit d'une activité qui résume l'entièreté de la trajectoire de vie. Il s'agit de passer d'une approche statique de phénomènes socio-culturels, saisis en terme de structures relativement stables et exerçant une influence de détermination sur les comportements, à une approche processuelle où l'accent est mis sur la manière dont l'individu réagit, dans son comportement, à l'influence des facteurs culturels : « Ces essais décrivent les gens tels qu'ils agissent en relation à leurs cultures, mais pas nécessairement en accord avec elles » (p. 19).

Cette perspective émique (de l'intérieur), holistique et culturelle, oriente, au moins à titre de perspective, les études de plus en plus nombreuses qui portent sur le vieillissement dans le contexte des sociétés occidentales.

⊡ Le développement d'une perspective anthropologique sur le vieillissement dans nos sociétés

De nombreuses recherches ont porté ces dernières années sur différents aspects du vieillissement dans nos sociétés. Plusieurs d'entre elles contiennent des repères importants pour une compréhension anthropologique du

vieillissement, mais cette dernière a encore du mal à affirmer sa spécificité. Un certain point de vue comparatif y demeure important, mais second par rapport à la documentation ethnographique des formes concrètes du vieillissement dans différents contextes. Keith voit dans cette entreprise monographique générale le signe d'une maturation du domaine d'étude, où nous passons d'un stade où la vieillesse est seulement présente en anthropologie (« old age in anthropology ») à un autre où elle devient réellement l'objet des études (« anthropology of old age »).

Cette étude anthropologique du vieillissement s'organise autour de trois pôles (Keith 1980) : la documentation de la diversité des modes d'adaptation au vieillissement dans différents contextes sociaux; un portrait des influences culturelles sur l'expérience du vieillissement et de la vieillesse; une analyse des réponses que développent les personnes elles-mêmes confrontées au fait d'être âgées et à ce que cela implique dans leur société. Le premier et le second de ces points prolongent les anciennes études, mais en documentant mieux les phénomènes décrits et en les saisissant dans une perspective plus globale; le troisième est plus nouveau, il implique que le chercheur développe une approche émique de son objet, en saisissant la manière dont les différents phénomènes s'organisent et prennent sens du point de vue des personnes âgées elles-mêmes.

Le développement d'études qui adoptent cette approche holistique des phénomènes pose un certain nombre de problèmes dans nos sociétés, en raison de la complexité de leurs modes d'organisation, de leur diversité et, peut-être surtout, de la difficulté d'établir des limites permettant de circonscrire l'objet de l'étude et de le saisir de manière intégrée. Fry (1980), par exemple, note que la condition qui sous-tend le travail ethnographique est que les gens partagent un contexte d'interaction commun.

C'est sans doute pour cette raison que la plupart des études à portée anthropologique conduites dans nos sociétés l'ont été dans le cadre de communautés relativement fermées, dans lesquelles les chercheurs pouvaient, sans trop de peine, appliquer leurs méthodes classiques de terrain et avoir par exemple recours à l'observation participante. Ces études se sont inscrites principalement dans deux contextes différents : celui des minorités ethniques et celui des communautés de personnes âgées.

Les études portant sur des groupes ethniques (par exemple : Clark et Mendelson 1969; Suzuki 1975; Myerhoff et Simic 1978; Kerns 1980) ont complété les données que l'on possède sur la diversité des formes du vieillissement. Elles permettent également de mettre en évidence l'action de certains facteurs de milieu qui influencent la vieillesse. Certains auteurs, comme Kerns, mettent en exergue le rôle protecteur du milieu et des réseaux de solidarité ethniques tandis que d'autres voient dans l'ethnicité la source d'une discrimination dont les effets viennent se superposer à ceux du vieillissement comme tel; une des questions posées ici est celle de

savoir si, dans ces groupes, les personnes âgées cumulent les désavantages des deux marqueurs négatifs que sont, dans nos sociétés, l'ethnicité et le vieillissement, ou si l'écart existant entre les membres des groupes majoritaires et minoritaires tend à diminuer avec l'âge (Dowd et Bengston 1978). Kiefer (1971) a par ailleurs mis en garde contre le fait de ne pas dissocier dans ces études l'effet de facteurs situationnels, comme l'état de santé et le revenu dans des groupes économiquement défavorisés, et celui des facteurs plus proprement culturels. Cette remarque de Kiefer nous invite à ne pas « encapsuler » de telles études, risquant de reproduire au niveau des schémas de recherche le marquage de ces groupes en terme de marginalité.

Sur un autre plan, qui se situe plus près de la perspective émique prônée par Keith, on peut citer les travaux de Clark (1967) qui interroge plus directement l'expérience intérieure des personnes âgées dans les groupes ethniques et les conflits qui peuvent résulter d'une contradiction entre les modèles d'adaptation au vieillissement intériorisés à partir de la culture d'origine, et les normes prévalentes dans la société nord-américaine.

Dans la même ligne, Stein (1979) montre que le vieillissement et le rapport individuel et social à la mort chez les Slovaques américains manifestent directement l'éthos culturel du groupe ethnique et les défenses collectives enracinées dans un processus de socialisation spécifique.

Ces études sur les groupes ethniques semblent souvent postuler l'homogénéité de ces derniers. Zay (1981) invite à considérer également la vague de migration à laquelle appartiennent les personnes et la stratification de ces vagues en terme d'âge dans les différents groupes.

Le second contexte qui a polarisé une partie importante des études anthropologiques sur le vieillissement est celui des communautés résidentielles de personnes âgées (Hochschild 1973; Jacobs 1975; Angrosino 1976; Ross 1977; Fry 1979) : qu'il s'agisse d'appartements à loyers modiques réservés aux personnes âgées, de condominiums ou de villages de retraités établis dans le sud des États-Unis ou, plus rarement, des homes pour personnes âgées (Watson et Maxwell 1977; Hendel-Sebestyen 1979; Dacher et Weinstein 1979). Fry (1980) situe l'intérêt de ces études dans le fait qu'elles favorisent une observation participante et permettent ainsi de pondérer l'aspect normatif ou idéal que peut présenter le discours des personnes âgées par un examen de leurs comportements réels. Keith y voit plutôt un contexte privilégié pour étudier le processus même à travers lequel se constituent des frontières sociales; on y reviendra dans la dernière partie de cet article. Le caractère privilégié accordé à ces études de communautés de personnes âgées apparaît dans le thème même du premier numéro spécial (à ma connaissance) qu'une revue anthropologique connue ait consacré au vieillissement (*Anthropological Quarterly* 1979).

Keith est un des auteurs qui se sont le plus intéressés à la manière dont fonctionnent ces types de communautés, à la fois dans ses propres recherches (voir Ross 1977) et dans la synthèse qu'elle a faite des études anthropologiques du vieillissement (Keith 1980). Elle y a particulièrement étudié les règles de fonctionnement que ces groupes se donnent, les rites de socialisation pour les nouveaux venus, les modes de résolution de conflits que l'on y trouve opérants. La connaissance que Keith a de la littérature et des problématiques anthropologiques lui permet d'observer ces communautés d'une manière nouvelle et de centrer son attention sur des aspects du fonctionnement de ces groupes qui avaient souvent été ignorés par les chercheurs. L'intérêt principal de sa synthèse semble cependant résider surtout dans les interprétations qu'elle propose, à la lumière de son option pour une perspective émique d'analyse. Son hypothèse de base est que la barrière physique qui isole concrètement la communauté de la société qui l'entoure, représente ou peut représenter une protection contre la barrière moins tangible que constituent les attitudes négatives à l'égard des personnes âgées. Différents comportements sont ainsi interprétés comme des systèmes de défense que les personnes âgées élaborent en réponse à la discrimination dont elles sont l'objet : l'égalitarisme dans ces communautés semble à Keith une façon de se protéger contre le caractère négatif du statut que la société accorde aux personnes âgées en fonction de leur seul âge; de la même manière, les systèmes d'entraide qui fonctionnent dans ces contextes deviennent une façon de s'opposer à la tendance de la société plus large de mettre les personnes âgées en institution lorsqu'elles deviennent plus fragiles.

On peut dire que Keith bâtit ses interprétations dans la ligne des hypothèses de Rosow (1974) qui voyait dans des logements réservés aux personnes âgées une façon pour ces dernières de se protéger contre le stigmate social et culturel attaché au vieillissement dans nos sociétés. Elle étoffe cette idée en en cernant les différentes manifestations et en s'en servant comme fil conducteur pour organiser ses données. Elle met en garde les chercheurs contre leurs propres réactions négatives face à ces formes d'habitation, en disant que les personnes concernées tendent elles-mêmes à valoriser ce contexte de résidence.

Ce type d'arguments prête à critique. En effet, une petite étude exploratoire menée à Québec, en collaboration avec l'Association québécoise pour la défense des droits des retraités et des pré-retraités (1981), a montré que les personnes âgées ont généralement tendance à valoriser et à justifier « après-coup » le type de résidence dans lequel elles se trouvent placées; elles situent « ailleurs » ou « plus loin » les frontières au-delà desquelles elles deviendraient marginales ou dépendantes : les habitations à logements multiples pour personnes âgées, par rapport à celles qui continuent à demeurer dans un logement indépendant; les foyers ou centres d'accueil, par rapport aux personnes qui habitent dans ces ensembles résidentiels pour gens âgés; le centre hospitalier pour soins prolongés, ou même un étage particulier de ce centre ou du foyer, réservé aux malades séniles,

par rapport aux personnes qui demeurent en centre d'accueil. Chaque fois, les arguments utilisés sont du même ordre : le type d'habitation dans lequel on demeure permet de conserver son autonomie; ce qui apparaît de l'extérieur comme potentiellement aliénant est réinterprété par ceux qui le vivent de l'intérieur d'une manière congruente avec les normes culturelles dominantes d'indépendance. Il ne s'agit pas d'adhérer au contenu explicite de ces discours ni de prendre parti pour l'une ou l'autre forme d'habitations, il faut plutôt analyser, à la fois avec empathie et avec un recul critique, ce qui se joue sur le plan des modes de fonctionnement et celui des références culturelles dans ces différents contextes. C'est ce que Keith a très bien fait par ailleurs.

Faire des études de communautés résidentielles le paradigme des recherches anthropologiques sur le vieillissement dans nos sociétés me paraît cependant dangereux, pour deux raisons principales. La première est le risque de ne pas accorder suffisamment d'importance aux relations que la personne continue à avoir avec le monde extérieur : sur les plans réel, affectif et imaginaire. Ainsi, parallèlement à l'étude du fonctionnement de ces communautés, il faudrait reprendre des recherches qui partent des personnes qui y habitent et les suivre dans leurs différentes sphères d'existences, sans poser a priori la prédominance de l'une d'entre elles, la plus accessible à l'observation participante; cette démarche permettrait de comprendre le statut que la communauté résidentielle elle-même occupe par rapport à ses membres. Ceci demande la mise au point d'autres méthodes d'enquête complémentaires à l'immersion dans le milieu.

La seconde raison tient au fait qu'elles restent muettes sur les formes de vieillissement situées en dehors de ces contextes, alors que la majorité des personnes âgées n'habite pas dans ces logements séparés. Une partie des lignes d'analyse développées dans le cadre des études de communauté est transposable à l'extérieur de ce contexte, mais il est vraisemblable qu'il faudra les élargir et les compléter par d'autres dimensions.

On rejoint ici le problème plus général que posent les études ethnologiques dans nos sociétés complexes. Un des éléments de cette question est l'importance à accorder au définisseur géographique dans notre conception de la communauté. Keith définit en effet la communauté par trois caractéristiques : un territoire, un sentiment d'appartenance et une organisation sociale. D'autres auteurs (Angrosino 1976; Wellman et Leighton 1981) s'opposent à l'importance accordée ainsi au pouvoir organisateur de l'espace; cette perspective leur paraît transformer une caractéristique secondaire des communautés traditionnelles en un définisseur essentiel de toute communauté. Ces auteurs craignent que cette définition ne laisse dans l'ombre de larges sphères d'interaction qui se déroulent en marge d'un cadre résidentiel ou géographique bien circonscrit. La question posée ici est entre autres celle de savoir s'il faut ajuster notre définition de la communauté à la méthode par laquelle l'ethnographie y accède (l'observation participante) ou

si ce sont les méthodes qui doivent s'ajuster à une acception variable du terme dans différents contextes et, si oui, de quelle manière elles peuvent le faire.

Dans sa revue des travaux anthropologiques sur le vieillissement, Keith (1980) indique une autre stratégie de recherche que certains auteurs ont suivie pour avoir accès au monde intérieur des personnes âgées : celle de l'analyse des réseaux sociaux, qui permet de suivre les interactions des personnes âgées au fil de la vie quotidienne et de dégager à la fois la structure et le contenu transactionnel de ces réseaux sociaux. Keith rappelle que l'analyse des réseaux sociaux a permis de montrer l'existence et la dynamique de tout un tissu social dans des milieux que l'on présentait d'ordinaire comme totalement déstructurés. La portée anthropologique de ce genre d'études dépend des méthodes utilisées pour recueillir les données et, surtout, de la question à partir de laquelle on en effectue l'interprétation.

Dans leur étude des chambreurs âgés du centre-ville de New York, Sokolovsky et Cohen (1978, 1981) montrent ce que peut donner l'utilisation anthropologique de l'analyse des réseaux sociaux. Ils recueillent leurs données par la conjonction d'une observation participante et d'entrevues en profondeur qui leur fournissent le matériel exigé par l'instrument qu'ils ont élaboré et qui fait une large place aux comportements d'interaction quotidiens des chambreurs et fut élaboré sur la base de données acquises par l'observation participante. La question qu'ils posent ensuite à leurs données interroge les configurations de réseaux qui relient les habitants des maisons de chambres à leur environnement urbain. Ils interprètent ainsi leurs informations à partir du contexte de la culture spécifique de ce monde de chambreurs; les traits qui caractérisent leurs réseaux sociaux manifestent l'importance que ces personnes accordent aux valeurs d'autonomie et d'indépendance, tout en représentant une défense contre une intrusion de diverses instances et pressions institutionnelles dans leur vie privée.

Ces études anthropologiques de réseaux sociaux de personnes âgées demeurent encore à un stade embryonnaire — il faut notamment que l'articulation entre réseaux et culture soit mieux définie sur le plan théorique — et restent souvent circonscrites à des milieux bien particuliers.

Les techniques d'élicitation cognitive sont aussi une autre voie méthodologique à développer dans les études anthropologiques du vieillissement dans nos sociétés. Fry (1980) et Kagan (1980) l'appliquent à une analyse des connotations de l'âge, considéré comme un domaine culturel, et Wentowski (1981) l'utilise pour analyser les différentes dimensions des relations d'échanges que les personnes âgées entretiennent avec les membres de leur entourage; elle montre ainsi la variété des procédés utilisés par ces personnes pour conserver une certaine autonomie dans ces échanges, ce qui les aide à préserver une image positive d'elles-mêmes.

Ces différentes lignes de recherche sont intéressantes, mais de manière générale, on peut dire que les études des différentes dimensions du vieillissement dans la société globale demeurent timides et relativement dispersées. On a l'impression que les chercheurs ont du mal à se dégager de l'empirisme qui a marqué la naissance de ce champ d'étude, pour développer une réflexion articulée. Il manque une théorisation de la problématique du vieillissement, bref un cadre susceptible d'intégrer les données déjà disponibles et de stimuler de nouveaux projets.

Il peut être utile de mentionner ici des travaux qui indiquent d'autres voies de développement possibles pour une étude de la jonction entre les influences culturelles et les réactions individuelles dans le domaine du vieillissement. Ils n'ont pas tous été rédigés par des anthropologues, mais ils présentent des données qu'il me paraît intéressant de reprendre à la lumière d'une problématique anthropologique.

En parlant des influences culturelles j'utiliserai le terme de « marqueur », pour faire ressortir leur fonction d'orientation de la relation individuelle et sociale au vieillissement. En considérant le champ de la réaction des individus à leur influence, on se place dans une perspective analogue à celle de Simic (1978) qui invite à une étude des « gens qui produisent et négocient de la signification, au cours de circonstances qui varient constamment et en utilisant les matériaux culturels comme une fabrique à partir de laquelle tisser de nouvelles toiles » (p. 21).

Les marqueurs culturels qui influencent l'expérience du vieillissement sont situés à deux niveaux : ceux qui indiquent l'extension du champ du vieillissement et assignent aux personnes une position par rapport à ce champ; ceux qui définissent les connotations qui lui sont associées. Ces marqueurs doivent être analysés dans deux perspectives complémentaires : comme révélateurs de la société globale et de ses orientations de base, qui influencent le rapport de ses membres à la vieillesse; et en tant qu'ayant un impact, dont il faut déterminer l'étendue et les manifestations concrètes, sur les personnes âgées vivant dans une telle société.

Plusieurs auteurs ont relevé que nos sociétés modernes se différencient des sociétés traditionnelles par le fait que le signe de l'entrée dans la vieillesse est un critère chronologique et non plus un critère fonctionnel comme c'est souvent le cas dans les sociétés non occidentales (Smith et al. 1961; Glascock et Feinman 1980). Smith et ses collaborateurs avaient attiré l'attention sur le fait que ce type de critère risque de correspondre à des attitudes sociales plus négatives par rapport aux personnes âgées; on peut aussi penser que le caractère « externe » du critère adopté par rapport à l'expérience de la personne augmente les risques d'un décalage entre le jugement social posé et la perception que la personne a d'elle-même, comme étant ou non un individu âgé.

Le pouvoir de ce marqueur « âge » se manifeste de la manière la plus directe dans le domaine de la retraite obligatoire. Guillemard (1977) a montré l'étendue des répercussions entraînées par la mise à la retraite des travailleurs âgés : en termes de pertes relationnelles et économiques, en termes surtout d'une dévalorisation de leur identité sociale. Elle relève que le caractère « attribué » de l'âge de la retraite transforme celle-ci en un jugement social que le travailleur perçoit spécifiquement dirigé contre lui-même et qui le met « hors circuit », en en faisant un produit sans valeur d'usage dans notre société.

L'âge de 65 ans est aussi l'âge retenu pour le début des pensions de vieillesse dans la plupart des pays occidentaux; on connaît mal cependant la réaction des personnes qui reçoivent ainsi du jour au lendemain par la poste ce signe de leur entrée dans le monde des vieux, cette réaction différant de toute évidence selon les milieux, le sexe et les circonstances.

Un autre marqueur joue parallèlement à celui de l'âge, et de manière plus insidieuse, celui de l'apparence physique. Le pouvoir de ce second marqueur est lié à la connotation négative dont notre société affecte tout signe extérieur du vieillissement physique en raison de sa propre orientation vers la jeunesse, l'avenir. Sontag (1972) montre que ce marqueur joue toutefois différemment pour les hommes et pour les femmes. En réfléchissant sur la portée différente que rides et cheveux blancs revêtent pour chacun des sexes, Sontag montre comment des canons de beauté spécifiques leur correspondent : accentuant la permanence et l'immutabilité pour les femmes, valorisant un certain marquage du visage et du corps par le devenir et les événements de la vie pour les hommes; ces différences ne font que traduire l'écart qui sépare les images culturelles et les rôles sociaux liés aux sexes dans notre société. On peut penser que les connotations différentes liées à ce marquage du corps par le passage des années affectent la manière dont hommes et femmes réagissent au vieillissement de leur corps.

On peut reprendre à propos de la retraite l'analyse que Sontag a faite du pouvoir révélateur des marqueurs corporels du vieillissement pour connaître notre société. Il apparaît que l'existence même d'une retraite obligatoire, ou fortement suggérée, renvoie à l'importance des valeurs de rentabilité, de production, de compétition, à la nécessité d'un renouvellement continu des connaissances et à la désuétude qui frappe rapidement tout savoir fondé sur l'expérience et le rapport au passé. Parallèlement, Guillemard (1977) a montré que la valence négative de cette retraite pour les personnes âgées elles-mêmes et les membres de leur entourage illustre la valeur centrale du travail dans le développement de l'identité dans notre société.

On peut penser que l'impact de la retraite sur une perception de soi comme vieux dépend en partie du degré d'investissement de la personne dans le domaine du travail. Or, on a l'impression que la centralité du travail dans le champ des valeurs de notre société est en train de changer : à travers

l'importance croissante que revêtent les valeurs de consommation comme marqueur de positions dans notre société, en relation aussi à l'accroissement du taux de chômage qui force à une redéfinition individuelle et sociale du rapport au travail; il faut aussi mentionner dans ce contexte les pressions exercées par les syndicats pour avancer l'âge de la retraite. Il faudrait se demander quelles sont les valeurs alternatives de référence qui se mettent éventuellement en place et quel est leur impact sur notre représentation de la vieillesse et la connotation d'inutilité sociale qu'elle semble revêtir.

On peut se demander quel est le poids et la connotation de fait pour les personnes âgées de l'ensemble des marqueurs mentionnés par les chercheurs (l'âge, la retraite, l'apparence). Différents auteurs ont montré les stratégies que les personnes utilisent pour échapper à une définition d'elles-mêmes en terme de vieillards, stratégies qui jouent même chez des personnes très âgées (Matthews 1979). À l'inverse, on peut se demander si d'autres types de repères, moins apparents, ne contribuent pas à baliser l'entrée dans la vieillesse, pour la personne elle-même ou les membres de son entourage. Leur connaissance permettrait de mieux saisir les différentes dimensions, cognitives et affectives, du vieillissement dans notre société.

D'autre part, on ne peut parler globalement de l'impact de ces marqueurs sociaux sur les personnes. Guillemard (1973) a montré que les ressources d'une personne qui prend sa retraite (ressources financières, relationnelles, culturelles) influencent profondément le style de vie qu'elle peut élaborer et la valeur qu'elle continue ou non à posséder dans les échanges sociaux.

Cependant, le type d'enquête qu'elle utilise ne lui permet pas de réellement rejoindre les stratégies plus fines que les personnes âgées développent sur cette base. Une enquête récente (Corin 1982), de nature exploratoire, montre le caractère extrêmement qualitatif de ces stratégies et comment elles échappent à des enquêtes de type quantitatif.

Les enquêtes de Guillemard présentent néanmoins le grand intérêt d'attirer notre attention sur la variété des formes de vieillissement dans notre société et sur le fait que l'entrée dans la vieillesse constitue un processus social indissociable de la structure de société dans laquelle il intervient. Il faudrait aller plus loin et reconceptualiser en termes culturels les variables de type socio-démographique à partir desquelles les sociologues différencient les personnes âgées. Ceci permettrait de mieux expliquer les processus concrets à travers lesquels agit l'effet de ces facteurs. Ainsi, par exemple, la portée opératoire des différences sexuelles vient en partie du marquage culturel des hommes et des femmes dans notre société durant toute leur vie; d'autre part, la variable classe sociale apparaît trop globale pour rendre compte de ce qui se passe dans des milieux concrets d'enquête. Il faudrait la redéfinir d'une manière plus fine et examiner les formes culturelles qui lui sont associées. Dans nos recherches, la notion de « micro-milieu » nous a semblé un cadrage intéressant pour saisir cette interrelation entre facteurs

sociaux, variables culturelles et vieillissement (Corin, Sherif et Bergeron 1982).

Jusqu'à présent, on a surtout considéré les marqueurs qui indiquent la position des individus par rapport à la vieillesse. Si on envisage maintenant les études qui parlent de l'impact des valeurs culturelles globales de notre société sur l'expérience même du vieillissement, on mentionnera les études que Clark (1972) a faites sur la base de la comparaison de deux échantillons de personnes : un échantillon de patients psychiatriques âgés et un autre de personnes âgées dans la communauté. Elles montrent qu'une des grandes difficultés associées au vieillissement est que les personnes doivent effectuer une véritable rupture dans leur système de valeurs. Alors qu'elles ont été conduites durant toute leur vie à valoriser la compétition, l'agressivité, l'agir, il faut qu'elles acceptent de s'orienter désormais vers la coopération, la passivité, l'être. Les résultats de son enquête suggèrent que les personnes qui ne réussissent pas cette véritable mutation et demeurent fermement attachées à leurs valeurs de jeunesse, s'adaptent le moins bien à l'expérience du vieillissement. Simic pense que la réalité est plus complexe; selon lui, Clark ne tient pas compte de certaines stratégies développées pour s'adapter à ces problèmes de dépendance. Il suggère que, dans la société américaine, des institutions nouvelles, telles des fonds de pension, des associations volontaires, des services publics et privés, permettent à de nombreuses personnes âgées de conserver une illusion d'autonomie en leur permettant de ne plus dépendre de leur famille.

Les études qui ont porté sur le thème de la stigmatisation (Goffman 1963) et sur les processus de déstigmatisation (Ablon 1981) fourniraient certainement des pistes utiles de conceptualisation dans ce domaine. Goffman a en effet montré l'existence d'un véritable processus de socialisation au cours duquel une personne qui possède un attribut physique extérieur, associé dans l'esprit des gens à des qualités psychologiques négatives (laideur = méchanceté), en vient à intérioriser l'image des autres sur elle-même. L'intérêt de cette perspective est de présenter le stigma comme un processus d'ordre relationnel plus que comme un attribut. De son côté, Ablon a mis en relief l'existence de processus de déstigmatisation par lesquels les personnes cherchent à réagir contre ce stigma dont elles sont l'objet; ceci complète la perspective de Goffman en la rendant plus dynamique. Matthews (1979) a appliqué le premier cette problématique à la situation des personnes âgées, en mettant à jour certains des mécanismes qu'elles élaborent en réponse à l'image négative que la société leur renvoie d'elles-mêmes. On pourrait pousser beaucoup plus loin cette démarche, en l'étoffant par une approche anthropologique.

Ainsi, toute une série d'études ont été faites, qui posent des repères à partir desquels développer une approche anthropologique du vieillissement dans nos sociétés. Un grand travail reste cependant à faire, qui devrait surtout porter sur une meilleure conceptualisation et intégration des dif-

férentes dimensions du vieillissement. Il faut aussi dépasser les affirmations générales qui parlent de l'impact négatif de notre système de valeurs sur les personnes, de plusieurs manières différentes : en montrant de manière beaucoup plus ethnographique les formes que prend la concrétisation de ce système de valeurs dans la vie quotidienne et le fonctionnement de notre structure sociale; en dépassant une vue trop uniforme de ce système de valeurs et en cherchant à le saisir à la fois dans ses contradictions et dans ses transformations; en en repérant également les traces au niveau des membres plus jeunes de la société, qui constituent l'environnement concret des personnes âgées. Sur le plan des personnes elles-mêmes, il faut s'attacher à appliquer dans la société globale les perspectives développées dans les études des communautés de personnes âgées. Il faut en particulier mieux documenter la diversité des formes de vieillissement au sein de notre société même, en cherchant à voir quelles variables socio-culturelles plus générales se reflètent dans cette diversité.

Il apparaît important d'adopter une approche processuelle des rapports réciproques entre les personnes âgées et leur environnement, sous peine de tomber dans le piège de la vision « problématisée » du vieillissement qu'a développée notre société. Une approche plus émique de ce processus est utile dans ce contexte, à condition d'en faire un principe d'analyse ou d'interprétation plus qu'une règle qui dirait simplement qu'il faut « rendre compte du monde des personnes âgées dans leurs propres termes » et qui risque ainsi de limiter l'analyse au niveau explicite de ce discours sans le soumettre lui-même à un décodage anthropologique.

Quelques prolongements théoriques des études sur le vieillissement

Keith (1980) a écrit que l'anthropologie du vieillissement atteindrait un stade de réelle maturité lorsqu'elle serait en mesure d'apporter sa propre contribution au développement des théories anthropologiques. On peut entendre ceci de deux manières. D'une part, il faut que les études du vieillissement s'articulent davantage aux concepts et méthodes de l'anthropologie. Cette perspective inspire de plus en plus les recherches sur le terrain. D'un autre côté, les études sur le vieillissement peuvent être considérées comme un point de vue privilégié à partir duquel aborder des questions qui font l'objet d'une théorisation anthropologique plus générale.

Keith considère plus particulièrement l'apport théorique de l'anthropologie du vieillissement au développement d'une anthropologie de l'âge, qui examine la manière dont l'âge en lui-même peut être conçu comme un principe de différenciation sociale; son action devrait être située dans le contexte plus général de la manière dont s'établissent des frontières sociales à l'intérieur des sociétés, question que l'on a surtout abordée jusqu'à présent à partir des études ethniques et des études de parenté. Keith indique plusieurs pistes qui pourraient orienter des recherches dans cette

perspective. Elle les organise autour de quatre dimensions principales : 1) la dimension cognitive : elle examine dans quelle mesure l'âge est utilisé comme un principe de catégorisation sociale, la manière dont opère le découpage en catégories d'âge et les critères utilisés; 2) une dimension idéologique ou normative : qui examine dans quelles circonstances l'âge acquiert une saillance idéologique, les conséquences que cela implique pour les personnes et le fonctionnement du groupe social ainsi que les conflits potentiels qui y sont liés; 3) une dimension interactionnelle : la manière dont les clivages ou rencontres opèrent en fonction de l'âge dans la sphère des interactions sociales; 4) une dimension corporative : la façon dont l'âge sert de principe de base au regroupement de personnes en associations de divers types. Pour Keith, l'anthropologie de la vieillesse doit donc s'ouvrir à une anthropologie de l'âge, dont les enjeux se situent eux-mêmes dans la ligne de ceux qui guident les études portant sur les principes de différenciation sociale à l'œuvre dans diverses sociétés.

Je voudrais proposer, à titre d'exemple, deux autres développements possibles de l'apport théorique des études sur le vieillissement.

Le premier concerne l'anthropologie du corps et l'anthropologie médicale; il part de ce qui constitue ce que l'on pourrait appeler la matrice de base du vieillissement, soit la modification d'un certain rapport au corps avec l'âge. Des recherches dans ce domaine montrent que le vieillissement constitue un biais privilégié pour étudier la manière dont des influences biologiques, socioculturelles et psychologiques se conjuguent pour produire un certain rapport au corps et à la santé.

Les conceptions culturelles de la vieillesse dans nos sociétés modernes tendent à associer vieillesse et maladie, faisant de cette dernière la concomitant presqu'obligé de l'avance en âge. Les statistiques publiées périodiquement par les services gouvernementaux tendent à accréditer l'association ainsi établie en montrant que, sur le plan quantitatif, les personnes âgées sont les plus grandes consommatrices de services médicaux et de médicaments; sur un plan plus qualitatif, les maladies qui les frappent plus particulièrement sont des maladies chroniques, dégénératives, situées hors du champ de compétence développé par une médecine qui s'est spécialisée dans le traitement des problèmes aigus. Or, d'autres chiffres montrent que seule une petite partie de la population âgée souffre de ces problèmes d'une manière réellement invalidante, si bien que le caractère saillant de la maladie dans notre définition de la vieillesse paraît relever davantage d'a priori culturels que de la réalité comme telle.

Il s'agit donc de s'interroger sur la racine du découpage que nous avons ainsi établi dans le champ des manifestations du vieillissement. Balier (1976), un psychiatre français, remarque que c'est notre tendance à envisager le vieillissement dans une perspective biologique qui a contribué à créer une représentation dévalorisée de la vieillesse appréhendée en terme de détério-

ration. On peut penser ici à un refus-rejet de la vieillesse, qui rejoint celui de la mort et de tous les signes qui peuvent l'évoquer. Baudrillard (1976) parle de notre société comme étant unique par la manière dont elle effectue une opposition radicale entre « la vie comme accumulation, la mort comme échéance », au profit de la vie comme positivité (Baudrillard 1976: 225). On peut faire l'hypothèse que cette marginalisation de la vieillesse et de la mort manifeste l'établissement d'un nouveau rapport au temps, qui échappe à la fois à la conception d'un temps cyclique et à celle d'un temps évolutif où le passé est garant et porteur d'un futur qui le prolonge et l'accomplit.

La question qui nous concerne plus particulièrement ici est celle de l'impact de cette conception culturelle de la vieillesse sur le rapport au corps chez les personnes âgées elles-mêmes. Shelton (1965) avait déjà attiré l'attention sur cette question dans une étude de la société Ibo, au Nigéria. N'ayant pas trouvé de trace de sénilité chez les vieillards de cette société, il en avait conclu que l'attitude positive de la société Ibo à l'égard des personnes âgées exerce une influence protectrice contre ce type de problème, et que la culture influence ainsi une manifestation du vieillissement que l'on considère généralement comme liée à des facteurs biologiques. Arth (1968) a critiqué cette interprétation de Shelton, en suggérant que les données sont peut-être tout simplement explicables par une plus grande tolérance sociale à l'égard de ce genre de manifestation, en sorte qu'on ne les réfère pas à l'hôpital et que leur visibilité est beaucoup moins grande que chez nous.

Quoi qu'il en soit, la question posée par Shelton conserve tout son intérêt. Clark (1973) la reprend en soulignant la nécessité d'étudier l'impact que nos attitudes socioculturelles peuvent avoir sur les manifestations du vieillissement : soit par un effet de « self-fulfilling prophecies », soit parce qu'elles invitent les personnes âgées à entrer dans un rôle de malade qui demeure l'un des derniers rôles qu'on leur reconnaît la légitimité de jouer. On peut penser que les personnes âgées vont avoir tendance à médicaliser la lecture qu'elles font des marques du vieillissement sur leur corps, reprenant ainsi à leur compte l'association vieillesse-maladie indiquée par notre culture.

Gognalons-Caillard (1976, 1973), qui a travaillé durant plusieurs années dans un centre de jour pour personnes âgées, va dans le même sens. Elle interprète l'état de maladie dans lequel sont enfermées certaines personnes âgées comme le reflet ou la réponse en miroir à la marginalisation dont elles sont l'objet. Ainsi, un refuge dans des comportements de maladie pourrait avoir valeur de réinsertion symbolique et exprimer une dernière forme de participation sociale où se traduiraient à la fois la conformité des personnes âgées avec les valeurs sociales dominantes et leur impossibilité de lutter activement contre les images d'elles-mêmes qu'on leur renvoie. Dans la même ligne, la maladie peut aussi revêtir valeur de langage, les

personnes se servant du code que la société leur tend pour inviter l'entourage à leur redonner une place dans des échanges sociaux. Gognalons-Caillard, à nouveau, suggère que le comportement de dépendance extrême manifesté par certains malades séniles « peut, dans certain cas, être le refuge d'une dernière forme d'un agir symbolique sur l'autre ».

À un niveau moins dramatique, une brève enquête exploratoire (Corin 1982) a montré la manière dont les normes générales d'activité et d'autonomie modèlent le rapport idéal que les personnes âgées entretiennent avec leur corps. Par ailleurs, la façon dont elles décrivent les changements dans la santé qui accompagnent normalement l'avance en âge, montre que ces derniers impliquent justement la perception d'un amoindrissement par rapport aux dimensions qu'elles venaient de valoriser. On peut faire l'hypothèse que le creux entre une image idéale de soi, articulée sur les valeurs culturelles dominantes, et un rapport au corps ressenti comme problématique, renforce considérablement les répercussions négatives de toute maladie ou de toute aggravation de l'état de santé.

Le rapport au corps et à la santé se tisse donc dans la rencontre entre attitudes culturelles, relations interpersonnelles et image de soi, dimensions qui elles-mêmes reprennent et orientent les caractéristiques physiologiques d'un corps vieillissant.

Il faut mentionner un autre champ d'étude dans ce domaine; il se développe à partir de la notion de vieillissement différentiel, notion qui semble un outil conceptuel intéressant pour une étude de l'articulation entre les différentes dimensions du rapport au corps. Les études menées dans cette ligne montrent la variété du vieillissement biologique de personnes qui ont le même âge chronologique; elles cherchent à découvrir certains des facteurs qui sont liés à cette variabilité. Ainsi Forest et Forest-Streit (1981) ont conduit des enquêtes en milieu industriel sur la relation entre des indices de vieillissement physiologique, certaines caractéristiques de l'environnement général et certains traits qui définissent plus particulièrement l'environnement au travail. Ils montrent que les facteurs qui sont associés à un sur-vieillissement varient selon la position professionnelle : la participation aux décisions et les conditions matérielles de travail revêtant une plus grande importance chez les cols bleus, le sentiment d'une pression par le temps et les conditions salariales se révélant plus influentes chez les cols blancs. Ils mettent surtout en évidence la présence d'une relation positive entre le sur-vieillissement et le degré de satisfaction par rapport à son autonomie dans le travail; ils interprètent ces résultats en suggérant que la possibilité de réagir face à une situation dans laquelle on se trouve engagé est en soi le principal facteur du sous-vieillissement. Un des grands intérêts de ce travail est son essai de développer une approche synthétique du vieillissement corporel, en le saisissant comme l'effet de la conjonction de variables socio-environnementales, psychologiques et biologiques.

Sur un autre plan, les études sur le vieillissement pourraient aussi contribuer à l'élaboration d'une compréhension anthropologique d'un mode de fonctionnement général de nos sociétés qui apparaît à plusieurs comme un des traits marquants de notre époque. En effet, en même temps qu'elle met en exergue les problèmes des personnes âgées et diffuse ainsi une vision problématisée (et sans doute problématisante) des personnes âgées, notre société a mis en place tout un ensemble de services destinés en principe à favoriser l'autonomie des personnes, mais qui risque dans les faits de se traduire par une prise en charge, ou un désir de prise en charge, de toute une partie de la population par une autre. Ce phénomène n'est pas isolé. Zola (1977) a noté qu'une expertise professionnelle est en train de s'immiscer dans des secteurs de plus en plus divers de notre existence. Castel et ses collaborateurs (1979) ont montré que ce processus vise des clientèles de plus en plus diversifiées, et concerne finalement toutes les populations tant soit peu marginales de notre société. On peut penser qu'une analyse de ce qui se joue au niveau des personnes âgées pourrait servir de révélateur par rapport à cette gestion des frontières et de l'altérité que sont en train de produire nos sociétés.

Il paraît important de développer une analyse anthropologique de cet aspect de notre fonctionnement social que certains sociologues ont considéré comme le marqueur principal des sociétés post-industrielles actuelles; Illich (1977) parle de notre époque comme de l'âge des « professions invalidantes » : « un âge où, quand les gens ont des « problèmes », des experts ont des « solutions » et des scientifiques mesurent des impondérables tels que des « capacités » et des « besoins » (p. 11). Des sociologues médicaux (McKnight 1977) ont montré la dichotomie ainsi posée entre une classe de « clients », définie par des besoins, des manques et, surtout, une absence de savoir, et une classe de professionnels qui détient des connaissances et un langage lui permettant de définir à la fois les besoins réels des gens et les solutions à y apporter.

La multiplicité des formes que prend cette professionnalisation de la vie en fait un réel enjeu collectif qui pose différents ordres de questions : quelles sont les nouvelles formes de pouvoir qui s'expriment par ce biais, suivant quelles lignes circulent-elles ? Qu'est-ce qui fonde le savoir dont cette gestion se réclame ? Comment cette nouvelle division de notre société en consommateurs et producteurs de services se superpose-t-elle ou non aux anciens clivages sociaux ? Quels en sont les enjeux sur le plan culturel ? C'est toute la question du statut de la normalité et de la différence dans notre société qui se trouve ainsi posée.

D'une manière plus spécifique, on peut penser que la gestion professionnelle de la vieillesse, et peut-être de toute déviance, est une manière de la marginaliser et de ne pas se laisser interpeller par elle.

Peu d'études ont porté sur la réaction des personnes à cette prise en charge de leur existence. Au niveau des personnes âgées, on peut citer une étude d'Angrosino (1976) d'une communauté résidentielle de personnes âgées en Floride. L'auteur s'est interrogé sur le décalage qu'il y a observé entre de nombreuses possibilités de distractions et de services offerts aux personnes âgées et une relative passivité de celles-ci à les utiliser. Il montre comment cette communauté résidentielle fonctionne en fait comme une « communauté administrée » dont le développement culturel, économique et politique est géré par des agences extérieures et caractérisé par la planification, les contrôles externes et le paternalisme.

D'autre part, une étude qui vient de se terminer permet de mieux saisir ce que les personnes âgées mettent en place en marge du système professionnel de prise en charge et la place qu'elles-mêmes assignent à ces services, les stratégies qu'elles développent à leur égard (Corin, Sherif, Bergeron 1982).

Si l'on considère les difficultés que les études sur le vieillissement éprouvent à s'articuler théoriquement et à apporter leur contribution au développement des théories anthropologiques, on peut penser qu'elles reflètent effectivement une certaine immaturité du domaine d'étude, comme le suggère Keith. Il faut également interroger l'attitude personnelle des anthropologues par rapport à ce sujet de recherche, attitude qui participe peut-être de ces barrières culturelles que nous avons établies avec notre propre vieillissement et qui nous rendent réticents à accepter qu'un savoir nous concernant puisse surgir des études sur les personnes âgées.

BIBLIOGRAPHIE

ABLON J.
1981 « Stigmatized Health Conditions », *Social Science and Medicine*, 15-B: 5-9.

ACHENBAUM W.A. et P.N. Stearns
1978 « Essay : Old Age and Modernization », *The Gerontologist*, 8, 3: 307-312.

ANGROSINO M.V.
1976 « Anthropology and the Aged : A preliminary Community Study », *The Gerontologist*, 16, 2: 174-180.

ARTH M.J.
1968 « Ideals and Behavior : A Comment on the Ibo Respect Patterns », *The Gerontologist* 8, 4: 242-244.

ASSOCIATION QUÉBÉCOISE POUR LA DÉFENSE DES DROITS DES RETRAITÉS ET DES PRÉ-RETRAITÉS
1981 *La violence, la marginalisation et la communication dans les rapports entre jeunes et personnes âgées à Québec*. Rapport miméographié remis au Ministère de la Justice, Québec.

BALIER C.
1976 Étude Clinique. Cahiers de la Fondation Nationale de Gérontologie. 4: Numéro spécial sur *Vieillissement Individuel et Vieillissement Social*, 59-125.

BAUDRILLARD J.
1976 *L'échange symbolique et la mort*. Paris: Gallimard.

BENGSTON V.L., J.J. Dowd, D.H. Smith et A. Inkeles
1975 « Modernization, Modernity and Perceptions of Aging : A Cross-Cultural Study », *Journal of Gerontology* 30, 6: 688-695.

BERRY J.W.
1969 « On Cross-Cultural Comparability », *International Journal of Psychology* 4, 2: 119-128.

CASTEL F., R. Castel et A. Lovell
1979 *La société psychiatrique avancée : le modèle américain*. Paris: Grasset.

CLARK M.M.
1967 « The anthropology of Aging. A new Area for Studies of Culture and Personality », *The Gerontologist* 7, 1: 57-64.
1972 « Cultural Values and Dependency in Later Life », in D. Cowgill et L. Holmes (éds), *Aging and Modernization*. New York: Appelton Century Crofts, 263-274.
1973 « Contribution of Cultural Anthropology to the Study of the Aged », in L.N. Nader et T.W. Maretski (éds), *Culture, Illness and Health*. Washington: American Anthropological Association, 78-88.

CLARK M.M. et M. Mendelson
1969 « Mexican-American Aged in San Francisco : A Case Description », *The Gerontologist* 9, 2 (Part I): 90-95.

CORIN E.
1982 Le rapport à la santé et à la maladie chez des personnes âgées au Québec. Réflexions à partir des résultats d'une enquête exploratoire. *Cahiers de Santé Publique*. Numéro spécial sur *Santé, Culture, Économie québécoises*.
1982 « Les stratégies sociales d'existence des personnes âgées : une utilisation dynamique de l'analyse des réseaux sociaux », *Santé Mentale au Canada* 30, 3: 8-14.

CORIN E., T. Sherif et L. Bergeron
1982 *Le fonctionnement des systèmes de support naturel des personnes âgées*. Québec: Laboratoire de Gérontologie Sociale, Université Laval, rapport miméographié.

COWGILL D. et L. Holmes (éds)
1972 *Aging and Modernization*. New York: Appleton Century Crofts.

DACHER M. et M. Weinstein
1979 *Histoire de Louise : des vieillards en hospice*. Paris: Éditions du Seuil.

DOWD J.J. et V.L. Bengston
1978 « Aging in Minority Populations. An Examination of the Double Jeopardy Hypothesis », *Journal of Gerontology* 33, 3: 427-436.

FOREST F. et U. Forest-Streit
1981 « Anthropologie et santé au travail, ou le cheminement vers le vieillissement différentiel et l'aliénation », *Anthropologie et Sociétés* 5, 2: 69-94.

FRY C.L.
1979 « Structural Conditions Affecting Community Formation Among the Aged : Two Examples from Arizona », *Anthropological Quarterly*, 52, 1, Numéro spécial, *Ethnography of Old Age*, éd. par J. Keity: 7-18.

FRY C.L. (éd.)
1980 *Aging in Culture and Society. Comparative Viewpoints and Strategies.* New York: Praeger.

GLASCOCK A. et S.L. Feinman
1980 « A Holocultural Analysis of Old Age », in C.L. Fry (éd.), *Dimensions : Aging Culture and Health.* New York: Praeger.

GOFFMAN E.
1963 *Stigma : Notes on the Management of Spoiled Identity.* Englewood Cliffs, N.J.: Prentice Hall.

GOGNALONS-CAILLARD M.
1976 « Pour une approche sociologique de la pathologie du vieillissement », *Cahiers de la Fondation Nationale de Gérontologie*, 4: Numéro spécial sur Vieillissement individuel et vieillissement social, 155-170.
1979 « La production sociale de la maladie dans la vieillesse », *Gérontologie* 79, 29: 21-25.

GOODY J.
1976 « Aging in Non-Industrial Societies », in R.H. Binstock & E. Shanas (éds), *Handbook of Aging and the Social Sciences.* New York: Van Nostrand-Reinhold, 177-129.

GUEMPLE L.
1980 « Growing Old in Inuit Society », in V.W. Marshall, *Aging in Canada. Social Perspectives.* Don Mills, Ont.: Fitzhenry et Whiteside, 95-101.

GUILLEMARD A.M.
1973 *La retraite, une mort sociale.* Paris: Mouton.
1977 « La préparation à la retraite : surmonter une crise ou normer les conduites », *Gérontologie* 77, 26: 23-30.

HAREVEN T.K.
1977 « Family Time and Historical Time », *Daedalus* 106, 2: 57-71.

HENDEL-SEBESTYEN G.
1979 « Role Diversity : Toward the Development of Community in a Total Institutional Setting », *Anthropological Quarterly*, 52, 1, Numéro Spécial sur *The Ethnography of Old Age*, 19-28.

HENDRICKS J. et C.D. Hendricks
1977 *Aging in Mass Society. Myths and Realities.* Cambridge, Mass.: Winthrop Publishers.

HOCHSCHILD A.R.
1973 *The Unexpected Community.* Englewood Cliffs, N.J.: Prentice Hall.

ILLICH I.
1977 « Disabling Professions », in I. Illich, I.K. Zola, J. McKnight & H. Shaiken, *Disabling Professions*. London: Marion Boyars, 11-40.

JACOBS J.
1975 *Older Persons and Retirement Communities : Case Study in Social Gerontology*. Springfield: Charles C. Thomas.

KAGAN D.
1980 « Activity and Aging in a Colombian Peasant Village », in C.L. Fry (éd.), *Aging in Culture and Society : Comparative Viewpoints and Strategies*. New York: Praeger, 65-79.

KEITH J.
1980 « The Best is Yet to Be » : Toward an Anthropology of Age, *Annual Review of Anthropology* 9: 339-364.

KERNS V.
1980 « Aging and Mutual Support Among the Black Carib », in C.L. Fry (éd.), *Aging in Culture and Society*. New York: Praeger, 112-125.

KIEFER C.W.
1971 « Notes on Anthropology and the Minority Elderly », *The Gerontologist* 11, 2: 94-98.

MATTHEWS S.
1979 *The Social World of Old Women. Management of Self-Identity*. Beverly Hills, London: Sage Publications.

MAXWELL R.J. et P. Silverman
1970 « Information and Esteem : Cultural Considerations in the Treatment of the Aged », *Aging and Human Development* 1, 4: 361-392.

McKNIGHT J.
1979 « Le professionnalisme dans les services : un secours abrutissant », *Sociologie et Sociétés* 9, 1: Numéro spécial sur la *Gestion de la Santé*, 7-19.

MYERHOFF B.G. et A. Simic
1978 *Life's Career Aging. Cultural Variations on Growing Old*. Beverly Hills, London: Sage Publications.

PIKE K.L.
1954 *Language in Relation to A Unified Theory of the Structure of Human Behavior*. Glendale, Calif.: Summer Institute of Linguistics.

PRESS I. et M. McKool
1972 « Social Structure and Status of the Aged », *Aging and Human Development* 3: 297-306.

ROSOW I.
1974 *Socialization to Old Age*. Berkeley: University of California Press.

ROSS J.
1977 *Old People, New Lives : Community Creation in a Retirement Residence*. Chicago: University of Chicago Press.

SHELTON A.J.
1965 « Ibo Aging and Eldership : Notes for Gerontologists and Others », *The Gerontologist* 5, 1: 20-23.

SIMIC A.
1978 « Aging and the Aged in Cultural Perspective », in B.G. Myerhoff et A. Simic (éds), *Life's Career Aging : Cultural Variations on Growing Old*. Beverly Hills, London: Sage Publications, 9-22.

SIMMONS L.W.
1945 *The Role of the Aged in Primitive Society*. New Haven: Yale University Press.
1960 « Aging in Preindustrial Societies », in C. Tibbits (éd.), *Handbook of Social Gerontology*. Chicago: The University of Chicago Press, 62-91.

SMITH R., R. Holmberg et C. Hugues
1961 « Cultural Differences and the Concept of Time », in R.W. Kleemeier (éd.), *Aging and Leisure*. Oxford: Oxford University Press, 83-112.

SOKOLOVSKI J. et C. Cohen
1978 « The Cultural Meaning of Personal Networks for the Inner-City Elderly », *Urban Anthropology* 7, 4: 323-342.
1981 « Toward a Resolution of Methodological Dilemmas in Network Mapping », *Schizophrenia Bulletin* 7, 1: 109-116.

SONTAG S.
1972 « The Double Standard of Aging », *Saturday Review* : 29-38.

STEIN H.F.
1978 « Aging and Death Among Slovaks-Americans : A Study in the Mental Unity of the Life Cycle », *The Journal of Psychological Anthropology* 1, 3: 297-320.

SUZUKI P.T.
1975 *Minority Group Aged in America : A Comprehensive Bibliography of Recent Publications on Blacks, Mexican-Americans, Native Americans, Chinese and Japanese*. Monticello: Council of Planning Librarians.

VANDERBURGH R.M.
1982 « When Legend Fall Silent our Ways are Lost : Some Dimensions of the Study of Aging Among Native Canadians », *Culture* 2, 1: 21-28.

WATSON W.H. et R.J. Maxwell (éd.)
1977 *Human Aging and Dying. A Study in Socio-Cultural Gerontology*. New York: St. Martin's Press.

WELLMAN B. et B. Leighton
1981 « Networks, Neighborhoods, and Communities Approaches to the Study of the Community Question », *Urban Affairs Quarterly* 14, 3: 111-133.

WENTOWSKI G.J.
1981 « Reciprocity and the Coping Strategies of Older People : Cultural Dimensions of Network Building », *The Gerontologist* 21, 6: 600-609.

ZAY N.
1982 « La politique officielle à l'égard des personnes âgées : l'approche multiculturelle », *Santé Mentale au Canada* 30, 3: 26-28.

ZOLA I.K.
1981 « Healthism and Disabling Medicalization », in I. Illich, I.K. Zola, J. McKnight, J. Caplan et H. Shaiken, *Disabling Professions*. London: Marion Boyars, 41-67.